

STATU QUO D'UN STATUT SANS STATURE... POUR LES TRADUCTEURS DE LITTÉRATURE DE JEUNESSE

par Odile Belkeddar *

« **T**u traduis encore des livres pour enfants ? » s'entend dire Rose-Marie Vassallo-Villaneau après plus de 60 titres publiés au Père Castor... En 1992 traduire de la littérature de jeunesse n'est pas une profession reconnue et s'il fallait en donner une définition au jeu des métiers, cela pourrait être : devinez qui peut bien s'évertuer, chacun à sa manière, et si les temps sont favorables, à faire passer d'une rive à une autre d'illustres inconnus en quête d'hypothétiques et pourtant fondamentales rencontres ?

Hasard, plaisir, partage et isolement sont des mots qui reviennent en effet souvent sous la plume des traducteurs qui, agréablement surpris d'être sollicités, ont répondu à un questionnaire, lancé par *La Revue des livres pour enfants*, sur leur situation : motivation, formation, langues pratiquées et bibliographie, conditions de travail (le questionnaire est disponible à La Joie par les Livres).

Le « corpus » a été constitué à partir des réponses de traducteurs listés volontairement sous l'étiquette « littérature enfantine » dans le Répertoire de l'ATLF (Association des Traducteurs Littéraires de France),

l'un d'entre eux était également affilié à la SFT (Société Française des Traducteurs, essentiellement orientée vers les traductions techniques) les autres n'appartenant à aucune association : soit un retour de 31 réponses sur une cinquantaine de questionnaires.

Si le volume des livres traduits est important (autour des 55% de la production en livres de jeunesse ¹, mais il faudrait pouvoir affiner et distinguer les genres, les langues, etc.), la situation des traducteurs est proche de la clandestinité et ils ont d'ailleurs le plus souvent une « vraie » profession à côté, parfois très différente. Trois traductrices cependant disent en vivre : chiffre éloquent ! Voici donc l'esquisse d'un portrait de groupe.

Tout d'abord le hasard. Il est presque toujours le détonateur de la première mise en situation, que ce soit la découverte personnelle d'un livre que l'on veut alors partager ou la demande d'un éditeur ponctuellement en mal de traducteur, l'expérience montre qu'il est préférable d'avoir déjà des liens dans l'édition comme le ressent une traductrice : « je n'ai pu garder un contact permanent avec les éditeurs ; aussi ai-je peu publié. » Mais les traducteurs ont de

* Odile Belkeddar a traduit du russe plusieurs ouvrages pour la jeunesse.

(1) Jean-Marie Bouvaist : *Les Enjeux de l'édition jeunesse à la veille de 1992*, Salon du livre de jeunesse, 1990.

l'humour et ils embraient très vite sur le plaisir de traduire, décliné en coup de cœur ou même coup de foudre pour Marie Farré ; amour du genre depuis l'enfance, par goût de la langue populaire vivante et riche pour Luda ; pour le plaisir, pour apprendre, écrit Rémy Lambrechts ou encore par ascèse personnelle pour Alain Kervern. Le plaisir permet de relativiser bien des choses comme les tarifs appliqués, très variables, et correspondant rarement à ceux préconisés par les associations de traducteurs. L'exigence de considération est, elle, une revendication ; « A défaut de pouvoir bien les payer, les éditeurs doivent être conscients de la nécessité du dialogue et du suivi avec leurs traducteurs » insiste Robert Giraud qui ajoute : « j'en ai trouvé ». Cela ne suffit pas pour retenir l'intérêt de tous comme l'exprime une traductrice : « les tarifs très bas pratiqués par les éditeurs qui exigent pourtant une très grande qualité de travail font que je me détourne un peu de ce domaine passionnant ».

C'est sans doute l'envers de la médaille d'une profession sans véritable formation ; en effet, si la grande majorité des traducteurs ont un diplôme attestant de leur connaissance de la langue (licence ou plus), un faible pourcentage a fait une école spécialisée (E.S.I.T., I.S.I.T., Langues O.)², quelques-uns annoncent la couleur en se déclarant autodidactes ou formés sur le tas. En fait, indépendamment des cursus ou d'une situation de bilinguisme familial, il n'existe pas vraiment de formation à la traduction littéraire (il y a des maîtrises ici ou là mais rien de systématique) et donc pas d'officialisation sociale ; certes, la formation est souvent l'objet d'un débat quand elle touche à l'écriture, elle est cependant de plus en plus à l'ordre du jour et il faut y voir

d'avantage un gain de temps qui évite de redécouvrir et résoudre seul les problèmes théoriques et... pratiques de la traduction (adaptation ? re-création ? etc.) qu'un apprentissage de techniques. Les 7^e Assises de la traduction littéraire³ (Arles, 1990) font état d'expériences de formation (le plus souvent à l'étranger...) revendiquées comme garant de professionnalisme. (Parmi les interventions, on relève le souci de « faire prendre conscience de la nécessité d'élaborer une stratégie pour chaque texte »... « d'arriver plutôt à minimiser les différences que maximiser les ressemblances »...)

Et si l'éventail des langues pratiquées par les traducteurs du questionnaire est largement représenté (par ordre décroissant) avec l'anglais (et la précision d'américain et d'australien par deux traducteurs), l'allemand, l'espagnol, le japonais, le catalan, le portugais, l'italien, le danois, le norvégien, le suédois, le russe, le tchèque et... le grec ancien (langues dont quelques unes qualifiées de « rares » sont parlées par des millions de personnes sur la planète), leurs bibliographies et travaux en cours constituent un embryon de « baromètre culturel » qui mériterait d'être développé sur un corpus plus large, comme celui, entre autres, des livres les plus traduits dans le monde en littérature de jeunesse. La traduction vue comme « un travail qui s'accorde à mon plaisir de lire et de faire partager cela à des enfants et des adolescents » (Michèle Poslaniec) est encore créatrice de bien des frustrations tant pour les traducteurs, qui n'en peuvent mais, que pour les lecteurs qui, tout en l'ignorant, restent cantonnés dans une vision uniformisante du monde.

Beaucoup de traducteurs souhaiteraient se déployer dans le roman et la poésie, certains

(2) Ecole Supérieure d'Interprétariat et de Traduction. Institut supérieur d'Interprétation et de traduction. Institut National des Langues et des Civilisations Orientales.

(3) « La Formation du traducteur littéraire. ». - in : *7^e Assises de la Traduction littéraire*, Arles, 1990 (Atlas/Atlf, 99 rue de Vaugirard, 75006 Paris).

jugeant le documentaire plus « reposant » (bien qu'il ait ses contraintes, comme l'album, liées à l'illustration et à la maquette) ; le roman est plus riche en défis de par son ancrage, car si les contes s'affirment plus volontiers parés des habits de l'étrange/r, le roman se heurte beaucoup plus aux *a priori* des éditeurs (et parfois des traducteurs) qui adaptent les textes en reprenant trop facilement l'air de l'intraduisibilité des us et coutumes « autres ». C'est évident : « On est toujours de quelque part et inévitablement, ce lieu est l'ailleurs de l'Autre ; nous sommes tous folkloriques, c'est à dire menacés d'être réduits à des particularités »⁴. Mais c'est avec de tels enjeux que les traducteurs s'enthousiasment et se sentent l'âme de magiciens... Quand, par l'épreuve de l'étranger⁵, la traduction « fait pivoter l'œuvre, révèle d'elle-même un autre versant (...) elle éveille des possibilités encore latentes dans la langue d'arrivée (...) qu'elle seule, de manière différente de la littérature, a le pouvoir d'éveiller » ; Un constat encore : les ouvrages théoriques sur la traduction de la littérature enfantine sont pratiquement inexistantes ; leur manque se fait vivement sentir à la lecture des ouvrages appliquées à la littérature générale...

Les traducteurs font aussi avec ce qui leur est proposé et recherchent « surtout ce qui est intéressant pour la carrière, comme de traduire de grands auteurs pour adultes » ; certains disent traduire « de tout » ; ou bien, comme Jean-Pierre Carasso, qu'un « bon » traducteur doit « tout » traduire et un mauvais ne rien traduire du tout... Saine provocation mise à part, le professionnalisme exigerait de suivre un auteur, comme cela se fait

davantage en littérature générale où de petites maisons d'édition ont fait avec succès le pari de l'étranger et ont une véritable politique éditoriale de littérature étrangère. Signalons en littérature de jeunesse, les éditions Syros, bien sûr, Grandir, Intertextes, Le Sorbier pour leurs curiosités hors des sentiers battus. Le risque du dépaysement avait déjà été pris par plusieurs éditeurs qui ont joué là leur rôle de découvreurs et en particulier la Bibliothèque Internationale de Nathan créée en 1968 et le Père Castor, mais, mise à part la collection L'Arbre aux accents chez Syros, la promotion des textes « traduits de... » est rarement assurée sur le critère de leur origine culturelle. Il arrive trop souvent que la logique éditoriale applique un droit de rewriting qui se fait sans l'accord du traducteur. Pourtant c'est « l'ouverture à la production internationale (surtout britannique) qui a permis une évolution spectaculaire⁶ de l'édition jeunesse », mais attend-on l'arrivée d'EuroDisneyland pour relancer cette ouverture ?

Peut-on avancer l'idée qu'en France et dans les pays latins, l'enfance est perçue comme un mal nécessaire dans l'attente d'accéder à l'âge adulte et raisonneur. C'est oublier que l'enfance ne se rattrape guère si elle n'a pas eu le temps de se vivre pleinement.

Quand le poète russe K. Tchoukovski⁷ (autant connu des adultes que des enfants) affirme que l'enfant ne devient « le maître de sa langue » que s'il a été abondamment baigné de langage, il rejoint le propos d'Edgar Morin : « Adolescent je m'étais fait, comme tant d'autres, sans le savoir, une éducation européenne. C'est son empreinte qui m'a fait préférer l'Humanité aux Patries (...) Je

(4) Francine Noël : « Ecrivain cherche lecteur » (Rencontres à Royaumont, *Créaphis*, 1991).

(5) A. Berman : *L'Épreuve de l'étranger*, Gallimard, 1984.

(6) Jean-Marie Bouvaist : *Les Enjeux de l'édition jeunesse à la veille de 1992*, Salon du livre de jeunesse, 1990.

(7) K. Tchoukovski : *De 2 à 5 ans*, Ed. Detskaïa Literatura, (1988, première édition en 1928).

porte en moi la marque indélébile de Montaigne, Pascal, Rousseau, Proust. Mais aussi importants que Molière, furent pour moi Shakespeare et Cervantes... Shelley... Tolstoï... »⁸

Faut-il cependant attendre la fin de l'enfance pour s'imprégner de l'universalité, de l'étranger comme découverte d'autres potentialités ?

De nouveaux Pinocchio, Nils, Alice, Winnie the Pooh, Heidi et autres étrangers familiers viendront-ils de plus loin encore peupler l'imaginaire des « minuscules »⁹, s'ils ne sont pas encouragés par une volonté éditoriale ?

Si les réponses au questionnaire laissent à penser que le statut des traducteurs n'a guère évolué depuis de précédentes enquêtes et interviews, on peut espérer que l'idée européenne va jouer le rôle d'accélérateur des volontés et des énergies : « Aujourd'hui il n'y a plus de frontières (...) Dans ces conditions, il faut pouvoir revendiquer le pluralisme en soi comme un horizon de l'identité »¹⁰ ; Nous voilà au cœur du débat car le pluralisme en soi renvoie suspicieusement parfois au « double » en soi et de là, à la « voix en trop » du traducteur...¹¹ ? Mais on devrait s'apercevoir bientôt que ces « voix en trop » ne sont pas de trop, avec par exemple, la parution du *Guide du livre de jeunesse pour la France et l'Europe* (réalisé par le Salon du livre de jeunesse, à paraître chez Gallimard) où, entre autres informations, seront répertoriés une vingtaine d'auteurs par pays et où sera offert un

panorama tant du travail déjà fait par plusieurs éditeurs français que de celui qui reste à mener, avec le CD Rom, même s'il n'est diffusé qu'à titre expérimental en 1992, contenant les littératures de jeunesse de sept pays, à l'initiative conjointe de leurs bibliothèques nationales respectives : France, Danemark, Portugal, Pays-Bas, Allemagne, Italie et Angleterre.

Vaincre l'isolement enfin devrait devenir plus aisé : Le Collège international des traducteurs littéraires en Arles reçoit des résidents sur dossiers... Pourquoi ne pas imaginer un soutien particulier aux projets de littérature enfantine ? Par ailleurs des expériences de sensibilisation à la traduction existent, comme celle de Fougères où le traducteur Claude Couffon anime depuis quatre ans un atelier avec de prestigieux poètes de langue espagnole et des élèves... qui découvrent que traduire, c'est d'abord lire « à fond ». Signe des temps qui changent ? L'écrivain Christine Nöstlinger était invitée par Expolangues¹², temple du marché des méthodes de langues...

Mais à quand une véritable bibliothèque internationale, lieu de découverte et de convivialité où se retrouverait le meilleur des éditions nationales de France et du monde ? Des fonds existent, disséminés, peu ou pas utilisés, faute de locaux, faute de « mission » ; la Bibliothèque Nationale est à elle-même un gigantesque réservoir de livres étrangers. A quand un lieu où puiseraient les traducteurs mais aussi les enfants, ayant droit enfin... aux pays des merveilles ? ■

(8) Edgar Morin : *Penser l'Europe*, Gallimard, 1987.

(9) Pierre Desproges : *Chroniques de la haine ordinaire*, Seuil, 1987 (Points Virgule).

(10) A. Laabi : Entretien dans la revue *Arabes*, p. 88, juin 1989.

(11) C. Zins « Le Traducteur et la fonction de double » in : *L'infini*, n°10, 1985.

(12) Expolangues : Salon des langues vivantes, des cultures et du livre en version originale.

A signaler l'important dossier consacré aux problèmes de traduction « Attention un livre peut en cacher un autre » *Cahiers du CERULEJ* n°1, 1985 (Association « Nous voulons lire » C.R.A.L.E.J. Bibliothèque de Bordeaux-Mériadeck, 85 cours du Maréchal Juin, 33075 Bordeaux cedex).